Document généré le 15 juil. 2025 18:10

Études d'histoire religieuse

La religion, fer de lance de l'aide aux démunis dans la communauté protestante montréalaise au XIXe siècle et au début du XXe siècle

Janice Harvey

Volume 73, 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1006564ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1006564ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)
1920-6267 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Harvey, J. (2007). La religion, fer de lance de l'aide aux démunis dans la communauté protestante montréalaise au XIXe siècle et au début du XXe siècle. *Études d'histoire religieuse*, *73*, 7–30. https://doi.org/10.7202/1006564ar

Résumé de l'article

Un mélange de devoir chrétien, d'évangélisme et de pensée libérale formait la base sur laquelle reposait le réseau charitable protestant qui s'est graduellement mis en place à Montréal au XIXe et au début du XXe siècle. La religion était ainsi au coeur de l'activité des organismes de bienfaisance laïques, et son importance a crû tout au long du XIXe siècle grâce aux efforts de plus en plus significatifs des Églises protestantes et des protestants évangéliques pour atteindre les pauvres au moyen de l'assistance et de services éducatifs. Cet article jette d'abord un regard général sur ces développements. Puis, on y réserve une attention plus particulière à l'Église anglicane et à l'auberge qu'elle a ouverte pour les immigrants en 1895; enfin, on s'attache au travail de la Old Brewery Mission et de la Welcome Hall Mission, deux missions évangéliques qui ont fourni de l'assistance et porté le message évangélique aux itinérants, aux alcooliques et aux familles pauvres, car leurs missionnaires étaient convaincus que la foi peut sauver des âmes, reconstruire les vies et mettre fin à la pauvreté.

© Les Éditions Historia Ecclesiæ Catholicæ Canadensis Inc., 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

SCHEC, Études d'histoire religieuse, 73 (2007), 7-30

La religion, fer de lance de l'aide aux démunis dans la communauté protestante montréalaise au XIXe siècle et au début du XXe siècle[1]

Par Janice Harvey[2]
Collège Dawson

Résumé : Un mélange de devoir chrétien, d'évangélisme et de pensée libérale formait la base sur laquelle reposait le réseau charitable protestant qui s'est graduellement mis en place à Montréal au XIXe et au début du XXe siècle. La religion était ainsi au cœur de l'activité des organismes de bienfaisance laïques, et son importance a crû tout au long du XIXe siècle grâce aux efforts de plus en plus significatifs des Églises protestantes et des protestants évangéliques pour atteindre les pauvres au moyen de l'assistance et de services éducatifs. Cet article jette d'abord un regard général sur ces développements. Puis, on y réserve une attention plus particulière à l'Église anglicane et à l'auberge qu'elle a ouverte pour les immigrants en 1895 ; enfin, on s'attache au travail de la *Old Brewery Mission* et de la *Welcome Hall Mission*, deux missions

[1] Je veux remercier James Hughes de m'avoir donné accès aux fonds de la *Old Brewery Mission*, Heather McNabb et François Cartier, du Musée McCord, de m'avoir permis de consulter ces fonds une fois qu'ils furent déménagés au Musée. Mes remerciements vont aussi au directeur de la *Welcome Hall Mission* ; et à Carrie Schmidt et Sophie Lemercier du Service des Archives du diocèse anglican. La recherche a été subventionnée par le Fonds québécois de recherche sur la société et la culture (FQRSC) et par le Conseil de recherche en sciences humaines (CHRS).

[2] Janice Harvey est professeure d'histoire au Collège Dawson, et membre de l'équipe de recherche du Centre d'histoire des régulations sociales de l'UQAM. Ses recherches portent sur le réseau protestant de régulation et d'assistance sociale à Montréal. Quelques publications : « Le réseau charitable protestant pour enfants : un choix institutionel », *Le Temps de l'histoire, Pratiques éducatives et systèmes judiciaires en Europe et au Québec (XIXe-XXe siècles)*, vol. 5, septembre 2003, 191-204 ; « Les Églises protestantes et l'assistance aux pauvres à Montréal au XIXe siècle », SCHEC, *Études d'histoire religieuse*, 69, 2003, 51-67 ; « Agency and Power in Child Charity. A study of two Montreal Charities, 1832-1900 », dans Jean-Marie FECTEAU et Janice HARVEY (dir.), *La régulation sociale entre l'acteur et l'institution. Pour une problématique historique de l'interaction*, PUQ, 2005, 328-342.

évangéliques qui ont fourni de l'assistance et porté le message évangélique aux itinérants, aux alcooliques et aux familles pauvres, car leurs missionnaires étaient convaincus que la foi peut sauver des âmes, reconstruire les vies et mettre fin à la pauvreté.

Abstract : The social service network that was slowly developing in the XIXth and early XXth centuries in protestant Montreal was influenced by a mixture of Christian duty, evangelism and liberal ideology. Religion was thus key to the work of secular charities, and its importance grew over the century as mainstream Protestant and Evangelical churches increased their efforts to reach the poor and extend aid and educative services. This article will look at these developments in general and then examine, in more detail, the Anglican church's settlement house for immigrants, opened in 1895. The article will also highlight the work of the Old Brewery Mission and the Welcome Hall Mission, two Evangelical organizations whose mission strove to extend relief to the homeless, to alcoholics and to poor families, confident in the power of religion to save souls, change lives and eliminate poverty.

Introduction

Plusieurs historiens ont montré la place centrale que la religion a prise chez les protestants dans les provinces maritimes et en Ontario au XIXe et au début du XXe siècle[3]. Montréal ne faisait pas exception, surtout en raison du statut de minorité religieuse des protestants, dans une ville où l'Église catholique occupait beaucoup l'espace public dans les domaines de l'éducation et de l'assistance aux pauvres. À partir de 1860, les protestants procédèrent à l'érection de majestueuses églises dans les quartiers aisés de Montréal afin de symboliser la force du protestantisme et d'ancrer son image dans le paysage urbain. Avec son nouvel édifice ouvert en 1873 au Square Victoria (en face de la cathédrale de Notre-Dame), le YMCA a constitué un symbole de plus de la force du protestantisme uni et de son esprit évangélique.

La foi, souvent évangélique, était aussi la pierre d'assise du réseau de bienfaisance graduellement mis en place, même si les principaux organismes à l'origine de ce réseau étaient dirigés par des laïcs et non par des religieux, au contraire de ce qu'on pouvait observer chez les catholiques. Cette caractéristique laïque n'a toutefois pas empêché les églises protestantes de jouer un rôle de plus en plus important dans l'assistance sociale au fil

[3] Voir, entre autres, les articles parus dans les collections dirigées par George A. RAWLYK, *The Canadian Protestant Experience*, 1760-1990, Montréal et Kingston, McGill Queens University Press, 1990 et Marguerite VAN DIE, *Religion and Public Life in Canada : Historical and Comparative Perspectives*, Toronto, University of Toronto Press, 2001 ; ainsi que William WESTFALL, *Two Worlds : The Protestant Culture of Nineteenth-Century Ontario*, Montréal et Kingston, McGill Queens University Press, 1989.

du XIXe siècle. La création de plusieurs missions d'évangélisation, vers la fin du XIXe siècle, a également contribué à accroître le rôle de la religion. Cet article porte sur ce lien étroit qui existait entre la religion et l'assistance sociale dans le Montréal protestant du XIXe siècle et du début du XXe. Après un tour d'horizon assez large concernant les églises protestantes et la bienfaisance, nous porterons une attention plus particulière à l'Église anglicane, surtout au travail de celle-ci auprès des immigrants, ainsi qu'à deux missions évangéliques – la *Old Brewery Mission* et la *Welcome Hall Mission*.

1. Les églises protestantes et la bienfaisance

En analysant la presse religieuse du XIXe siècle, on constate que la charité était perçue comme le devoir du chrétien. Si, au milieu du siècle, on parlait du don comme de « la loi fondamentale de notre existence morale » ou comme d'« un devoir chrétien autant que la prière », à la fin du siècle on le voyait toujours comme « une façon de renforcer son engagement à l'égard de Dieu ; une action qui permet de prouver sa foi, un privilège qui donne à la vie sa dignité » [4].

Le désir d'évangélisation s'ajoutait au devoir chrétien de charité. Plusieurs protestants montréalais étaient inspirés par ce que des historiens comme Michael Gauvreau ont décrit comme l'« impulsion évangélique ». Ce renouveau du sentiment religieux, encouragé par des réunions de prière et de témoignage ainsi que par des prédicateurs charismatiques, a traversé les églises méthodistes, congrégationalistes et baptistes, mais a touché aussi beaucoup de presbytériens et, dans une moindre mesure, même des anglicans. L'évangélisme possède plusieurs traits distinctifs : la croyance que tous les humains sont des pécheurs ayant besoin de rédemption, l'insistance sur l'expérience de conversion et une vie vraiment chrétienne après celle-ci, la croyance que la prédication et la bible peuvent être employées pour attirer les autres vers Dieu et, finalement, l'importance de ce que Gauvreau appelle la « communauté des croyants » [5]. Comme l'explique Marguerite Van Die :

---

[4] « Beauty of a Benevolent Life », *Christian Guardian*, 19, 11, 29 décembre 1847, p. 41 ; « Christian Beneficence », *Christian Witness*, 9, (1852), p. 42 ; « How Much Should a Christian Give ? », *Congregationalist and Canadian Independent*, 41, 5, (novembre 1894), p. 3 ; « A Young Man's Duty to the Church », *Congregationalist and Canadian Independent*, 43, 51 (décembre 1896), p. 3.

[5] Michael GAUVREAU, « Protestantism Transformed : Personal Piety and the Evangelical Social Vision, 1815-1867 », dans George RAWLYK (dir.), *The Canadian Protestant Experience*, p. 51-57. Voir aussi Nancy CHRISTIE, « "In These Times of Democratic Rage and Delusion" : Popular Religion and the Challenge to the Established Order 1760-1815 », dans la même collection, p. 9-48 et Phyliss D. AIRHART, « Ordering a New Nation and Reordering Protestantism, 1867-1914 », p. 98-138. En ce qui a trait à

> Par sa nature, on attendait de la conversion qu'elle donne lieu à une vie nouvelle de service au sein de la communauté. À travers leurs implication au sein de l'église et des associations volontaires, les évangéliques ont été appelés à porter l'influence transformatrice de la religion à tous les coins et recoins de la vie incluant la famille, l'économie et les activités de loisirs.[6]

Tout ceci a engendré la formation d'une grande variété d'associations bénévoles, telles que celles prônant l'abolition de l'esclavage ou la tempérance, aussi bien que la mise sur pied de sociétés bibliques et d'écoles du dimanche. Le même évangélisme poussa nombre de croyants protestants à créer et à œuvrer activement au sein d'organismes de bienfaisance, ce qui permit à la religion de s'ancrer vigoureusement au cœur des réseaux caritatifs.

Mais malgré cet élan de conversion, la croyance de plus en plus répandue que la pauvreté était le résultat d'une faiblesse morale personnelle, et donc une responsabilité individuelle, était un frein à la distribution d'une assistance vite jugée comme trop facilement disponible et trop généreuse. D'ailleurs, habituellement, on distinguait les pauvres « méritants » de ceux qui ne l'étaient pas, et on faisait attention à ne pas entraîner les pauvres dans un état de dépendance permanent. Ce mélange de devoir chrétien, d'évangélisme et de pensée libérale était la base sur laquelle reposait le réseau charitable protestant. Ainsi, l'assistance aux pauvres prenait rarement la forme d'une simple distribution de biens, elle était aussi marquée par un travail moral et religieux auprès des pauvres. Comme Kenneth Draper l'a constaté, on se sentait la responsabilité « de relever les pauvres, et pas seulement de les aider »[7].

La plupart des organismes caritatifs protestants de Montréal ont été mis sur pied par des comités de laïcs qui regroupaient les diverses confessions protestantes. Des préoccupations humanitaires et le désir de maintenir l'ordre social expliquent la création de plusieurs de ces organismes et le soutien qui leur était apporté (surtout au *Montreal Protestant House of Industry and Refuge,* par exemple). Toutefois, la question religieuse arrivait au premier plan pour la plupart d'entre eux et quelques-uns étaient clairement organisés

---

l'influence constante des Églises évangélistes dans le domaine de la politique sociale au XXe siècle, voir Nancy CHRISTIE et Michael GAUVREAU, *A Full-Orbed Christianity : The Protestant Churches and Social Welfare in Canada, 1900-1940*, Montréal et Kingston, McGill Queens University Press, 1996.

[6] Marguerite VAN DIE, « 'The Marks of a Genuine Revival' : Religion, Social Change, Gender, and Community in Mid-Victorian Brantford, Ontario », *Canadian Historical Review*, 79, 3 (1998), p. 528.

[7] Kenneth L. DRAPER, « Redemptive Homes – Redeeming Choices : Saving the Social in Late-Victorian London, Ontario », dans Nancy CHRISTIE (dir.), *Households of Faith : Family, Gender, and Community in Canada, 1760-1969*, Montréal et Kingston, McGill Queens University Press, 2002, p. 266.

par des groupes évangéliques désireux de porter un projet social et chrétien dans la ville. C'était le cas, par exemple, du *Boys' Home*, fondé en 1871 par un groupe d'amis de l'église *Zion Congregational* dans le but de fournir un abri et un encadrement religieux et éducatif aux jeunes garçons seuls dans la ville[8].

Mais même dans les associations charitables formées par des groupes moins homogènes ou moins ouvertement évangéliques, les comités d'organisateurs était influencés par les idées de péché, de conversion et d'importance d'intégrer la religion à la vie des pauvres; ils refusaient de leur donner simplement de l'assistance. Cet accent qu'ils plaçaient sur la religion peut être repéré dans les rapports annuels de ces associations, qui sont émaillés de passages bibliques soulignant la pertinence de leurs œuvres et rappelant aux bienfaiteurs leur devoir de charité. De plus, on y trouve de nombreuses allusions à la confiance placée en la Providence, par laquelle leur travail, défini comme l'acte le plus chrétien qui soit, pourrait donner du fruit. Toutefois le nombre de commentaires de ce genre et de passages bibliques dans les rapports diminua peu à peu au cours du siècle.

À la même époque, une partie de l'élite montréalaise commença à s'intéresser de plus en plus aux nouvelles doctrines libérales comme le *scientific charity*. Ce mouvement reposait davantage sur la responsabilisation du pauvre face à sa vie que sur la charité chrétienne ou la conversion aux évangiles. Ses instigateurs affirmaient pouvoir rendre les œuvres de charité plus efficaces, mieux coordonnées et plus sélectives.

Ainsi, compte tenu du déclin de l'affichage ouvertement religieux des associations caritatives laïques, vers la fin des années 1880, on pourrait être tenté de conclure à la disparition progressive de la religion comme moteur des services sociaux dans le Montréal protestant. Cependant, parallèlement à ce phénomène, deux tendances firent leur apparition pour renforcer et même étendre le rôle de la religion auprès des œuvres de bienfaisance de la communauté protestante. D'abord, les Églises tentèrent d'y jouer un rôle plus actif. Ensuite, plusieurs missions évangéliques furent mises sur pied pour travailler auprès des sans abris et des plus pauvres. Avec ces développements, on assista aussi à une autre rupture avec le passé. En effet, à part la *House of Industry*, les œuvres de charités privées se destinaient toutes à une clientèle spécialisée telle que les orphelins, les enfants, les vieillards...; mais les Églises, désormais, se sont mises à prodiguer aussi des services aux pauvres dans les quartiers ouvriers et se sont ouvertes quelque

[8] C'était à l'origine une école pour enfants pauvres. Sur cet établissement de charité, voir Janice HARVEY, *The Protestant Orphan Asylum and the Montreal Ladies' Benevolent Society : A Case Study on Protestant Child Charity in Montreal, 1822-1900*, thèse de doctorat, McGill, 2001, p. 101-105.

peu aux besoins des nouveaux immigrants. De plus, des missions telles que la *Old Brewery Mission* et la *Welcome Hall Mission*, préoccupées des sans-abri, des alcooliques et des familles très pauvres, ont tenté de rejoindre, de convertir et de relever ceux qui jusqu'alors avaient été largement oubliés par les institutions charitables, élargissant ainsi le réseau d'assistance protestant montréalais.

Bien qu'elles n'aient pas créé d'établissements de charité, à l'exception de quelques-uns comme le *Anglican Church Home*, les Églises protestantes ont joué un rôle important dans le réseau d'aide aux pauvres[9]. Dès le début du XIXe siècle, elles consacraient une partie de leurs ressources aux démunis de leur congrégation et à partir du milieu du siècle, elles commencèrent à s'adonner au travail missionnaire dans les quartiers pauvres de la ville[10]. À mesure que les années passaient, de nouvelles personnes s'engagèrent dans certains groupes d'aide aux démunis. Des groupes de femmes mirent sur pied les organismes *Dorcas* et *Ladies' Aid Societies* afin de fabriquer des vêtements et des couvertures destinées aux pauvres ainsi que pour leur procurer de la nourriture et des biens, comme des bottes et des souliers. D'autres groupes de femmes visitèrent les pauvres afin de leur prodiguer aide et conseils. Les plus jeunes femmes joignirent des organismes comme les *Kings Daughters* pour participer à des projets similaires ou encore aider au financement de projets, comme la mise sur pied d'équipes d'infirmières de quartier. De jeunes hommes se dévouèrent au sein des YMCA affiliés aux Églises afin de prêter main-forte aux œuvres missionnaires qui leur étaient souvent reliées.

Deux groupes de femmes d'Église ont voué leurs vies à la charité et au travail auprès des pauvres.

D'une part, un certain nombre de femmes devinrent diaconesses, ce qui n'est pas un ministère ordonné, mais tout de même une structure ecclésiastique reconnue. L'Ordre méthodiste des diaconesses fut fondé en 1894 et une maison de formation et d'entraînement ouvrit ses portes à Toronto. Les presbytériens aussi commencèrent à former des diaconesses, en 1908[11]. Même si l'Église d'Angleterre fut la première confession protestante à former des diaconesses (à Toronto dès 1893), le diocèse de Montréal hésita

---

[9] Pour une présentation plus détaillée des églises individuelles et des sources, voir Janice HARVEY, « Les Églises protestantes et l'assistance aux pauvres à Montréal au XIXe siècle », SCHEC, *Études d'histoire religieuse*, 69, (2003), p. 51-67. Le présent article constitue un approfondissement de cette recherche.

[10] Les sommes dédiées au travail de cette mission à l'intérieur de la ville ont toujours été beaucoup moindres que celles allouées aux missions étrangères ou établies dans le Nord-Ouest du Canada.

[11] AIRHART, « Ordering a New Nation and Reordering Protestantism », p. 120-121.

à adopter cette forme d'assistance parce qu'il n'y avait pas de maison de formation dans la ville même, bien que certaines églises individuelles, telles l'église *St.George's*, rapporte l'embauche d'une diaconesse visiteuse en 1903[12]. D'autres diaconesses, spécialement chez les méthodistes, travaillèrent à Montréal en liaison avec les églises et les missions, pour dispenser des soins infirmiers, enseigner, et visiter les familles pauvres et les infirmes à domicile.

Le second groupe de femmes d'Église vouées à l'assistance fut formé de plusieurs congrégations de religieuses anglicanes qui œuvraient à Montréal. Deux sœurs de la *Society of Saint Margaret*[13] mirent sur pied un foyer pour les malades incurables en 1883[14]. Leur travail auprès des malades durant l'épidémie de variole de 1886 leur a valu une adresse de remerciement signée par cent un citoyens éminents, incluant le maire de Montréal et d'autres officiers municipaux[15]. Entre 1887 et 1892 les sœurs ajoutèrent un service pour les enfants trouvés qui est devenu par la suite le *Montreal Foundling and Baby Hospital*[16]. En 1893, elles déménagèrent dans un immeuble situé au coin des rues Sherbrooke et Clarke pour s'y occuper des personnes âgées et malades[17]. D'autres congrégations religieuses ouvrirent ensuite la *Vitre Street Mission* et la *St. Michael's Mission* en 1918 et 1928, toutes deux reliées à l'église *St. John's the Evangelist*[18].

Au XIXe siècle, le rôle des Églises au sein des services sociaux prit de l'importance à mesure que la population augmentait et que ses besoins se faisaient plus criants. Les Églises durent donc réagir tant pour combler les besoins des pauvres que pour maintenir leur influence sur la population. Dans

---

[12] W. B. BOND, « Bishop's Address », dans *Proceedings of the Anglican Synod*, 1898. Le comité des diaconesses a été formé en 1898, mais ses recommandations furent déposées en 1899. Un chapitre sur les diaconesses est inclus dans ses constitutions. *Proceedings of the Synod*, 1901.

[13] Cette congrégation religieuse fut fondée en Angleterre en 1855. Les sœurs œuvrant à Montréal étaient cependant affiliées à la congrégation de Boston. Pour une brève présentation, voir M.E. REISNER, *The Measure of Faith : Annals of the Diocese of Montreal 1760-2000*, Toronto, ABC Publishing, 2002, p. 183-89.

[14] La maison a commencé son travail auprès des femmes seulement en 1920 et l'a continué jusqu'en 1975. *Voir St. Margaret's Home for Aged Women. Seventy-Five Years, 1883-1958*, (publication maison); M. E. REISNER, *The Measure of Faith*, p. 188.

[15] M. E. Reisner note que la hiérarchie anglicane n'a pas signé le document ni aidé les sœurs dans leur demande d'incorporation en 1890. Il appert que l'évêque était très préoccupé de soustraire l'Église à toute obligation financière reliée au travail des sœurs.

[16] St. *Margaret's Home*, p. 8-9.

[17] L'édifice, qui pouvait accueillir cinquante personnes fut payé par George Drummond. *St. Margaret's Home*, p. 10, 16, 24.

[18] *Centenary Book of the Parish of St. John the Evangelist*, Montreal, 1861-1961 (publication maison), p. 81-82.

l'opinion publique, il existait un lien étroit entre la pauvreté, la faiblesse morale et une pratique religieuse déficiente. C'est pourquoi les autorités religieuses croyaient plus que jamais qu'elles devaient étendre leur influence aux pauvres. Cette croyance, associée à la préoccupation évangélique du salut des âmes, combinait discours religieux et réforme morale. Ses objectifs étaient la conversion des âmes mais aussi la réduction de la pauvreté par l'élimination des mauvaises habitudes de vie, comme la consommation d'alcool, et la mise en place de bonnes habitudes de vie par l'influence de la religion. Les Églises protestantes tentèrent alors d'atteindre les classes laborieuses et les immigrants par l'entremise des missions disséminées un peu partout dans la ville. Elles firent ériger des églises et mirent sur pied d'autres missions dans les nouveaux quartiers, à mesure que les frontières de la ville reculaient.

À Montréal, les facteurs géographiques jouèrent un rôle majeur, car des changements dans l'organisation résidentielle de la ville conduisirent au réaménagement de plusieurs paroisses religieuses et à l'augmentation du nombre d'églises. Comme Rosalyn Trigger l'a montré dans sa thèse de doctorat, intitulée *God's Mobile Mansions*, de nombreuses églises protestantes choisirent, dès 1860, d'établir leurs quartiers dans les secteurs plus favorisés de Montréal[19]. Certaines de ces églises mirent ensuite sur pied des *missions* dans leurs anciens quartiers du centre-ville, comme à Griffintown, ou dans de nouveaux quartiers ouvriers, comme à Pointe Saint-Charles. Ces organismes offraient des services religieux, mais ce qui est peut-être encore plus important, c'est qu'ils devinrent rapidement le centre névralgique des églises dans leur lutte contre la pauvreté, grâce à l'éducation et à la socialisation des pauvres. Les missionnaires rendaient visite aux familles et leur fournissaient une aide temporelle, tout en répandant la Parole de l'évangile. Les missions offraient des services éducatifs (comme l'école du dimanche), des groupes de tempérance, des cours de couture, des bibliothèques publiques ainsi que des services d'aide à l'emploi. Des réunions de mères étaient organisées pour rejoindre une plus grande partie de la population et, surtout, les familles. Des infirmières de quartier et des dames patronnesses rendaient visite aux pauvres pour distribuer de l'assistance et pour tenter de leur servir de guide. Bon nombre de ces missions se transformèrent finalement en églises autonomes, et certaines d'entre elles conservèrent leurs fonctions sociales pendant de nombreuses années.

Établies au cœur de riches paroisses et souvent influencées par l'approche évangéliste, les églises presbytériennes étaient particulièrement

[19] Rosalyn TRIGGER, « God's Mobile Mansions », Ph.D. McGill, 2005. Voir aussi son article, R. TRIGGER, « Protestant Restructuring in the Canadian City : Church and Mission in the Industrial Working-Class District of Griffintown, Montreal », *Revue d'histoire urbaine*, XXXI, 1 (automne 2002), p. 5-18.

actives dans ce travail missionnaire[20]. Comme le mentionna un missionnaire de la *Crescent Street Church*, à Griffintown : « la relation entre l'Église et les pauvres demande de plus en plus d'attention, pas seulement à Montréal, mais dans toutes les villes du continent »[21]. Afin de répondre à cette demande et pour qu'il y ait au moins une certaine forme de présence religieuse dans les quartiers pauvres, où la population locale était incapable financièrement de soutenir une église, l'Église presbytérienne de Montréal commença vers 1890 à favoriser le tissage de liens étroits entre les paroisses riches et les moins bien nanties[22].

2. L'Église anglicane

L'Église anglicane, la plus importante confession protestante de Montréal[23], comptait elle aussi parmi ses prêtres un grand nombre d'évangélistes, entre autres Ashton Oxenden, évêque de 1869 à 1878, et le prêtre de *St. George's*, William Bennett Bond, qui sera à son tour évêque, entre 1879 et 1906[24]. En tant que structure, l'Église tenta de profiter du système des paroisses pour combler les besoins d'une population toujours croissante. Cela a signifié que des églises d'abord établies dans les vieilles zones résidentielles ont eu tendance à rester pour desservir la population paroissiale, même si les plus à l'aise parmi les fidèles déménageaient dans d'autres quartiers, où de nouvelles églises étaient formées. Des congrégations riches comme celle de *St. George's* ont ainsi aidé quelques-unes de ces nouvelles églises à leurs débuts, et ont aussi fourni une aide pécunaire à quelques églises plus anciennes restées ouvertes dans les quartiers ouvriers[25]. *St George's*, dont la paroisse incluait un vaste territoire peuplé d'ouvriers, pouvait compter sur un grand nombre d'associations féminines dont un

---

[20] *La American Presbyterian Church* géra la *Inspector Street (Chapel) Mission* à partir de 1864 ; la *Erskine Church établit St. Joseph's* en 1863 ; la *Crescent Street Church* administra la *Nazareth Street Mission* à partir de 1870 et l'église St. Paul's fonda la *Victoria Mission* en 1875 et le Centre *Street Mission* en 1896. Les fonds d'archives de ces églises se trouvent aux ANQ, P603.

[21] Crescent Street Presbyterian Church, *Annual Reports*, 1886, CIHM no. 00394.

[22] R. TRIGGER, « God's Mobile Mansions », p. 457-58

[23] 41% de la population protestante au XIXe siècle était de confession anglicane. *Recensement du Canada, 1851-1901.*

[24] Richard W. VAUDRY, « Evangelical Anglicans and the Atlantic World : Politics, ideology, and the British North American Connection », dans G. A. RAWLYK, (dir.), *Aspects of the Canadian Evangelical Experience*, Montréal et Kingston, McGill Queens University Press, 2002, p. 161-163.

[25] L'évêque Bond remercie publiquement cette église pour son appui dans son discours au synode en 1900. Il est important de noter que W. B. Bond a été le prêtre de *St. George's* pendant longtemps avant sa nomination à l'épiscopat. W. B. BOND, « Bishop's Address », dans *Proceedings of the Anglican Synod*, 1900, p. 18.

comité de visiteuses très actives qui allaient régulièrement dans les familles, ainsi que sur le YMCA affilié à l'église, qui aida un certain nombre de missions anglicanes dans leurs premières années de fonctionnement[26].

Le caractère centralisateur de l'Église anglicane a certainement facilité la coordination de ses efforts en matière d'assistance ou de services aux pauvres. En 1876, le diocèse anglican mit sur pied le *Committee on Works of Mercy*. Ce comité fut chargé de superviser les services liés à l'assistance aux pauvres, entre autres le *Church Home* pour vieillards, le *Girls' Friendly Society* pour les jeunes immigrantes, le *Robert Jones Convalescent Hospital*, le *Women's Auxiliary*, le *Prisoners' Aid Association* et l'aumônier auprès des pauvres. Mais le gros de son travail visait les immigrants récents. En effet, l'Église anglicane avait compris que les immigrants éprouvaient des besoins particuliers : en 1883, elle attitra un aumônier au port de Montréal et, en 1884, elle confia à un missionnaire le soin de superviser les migrants ruraux. Pourtant, dans ses discours synodaux en 1891 et encore en 1893, l'évêque Bond déclara qu'on devait faire encore davantage pour aider les pauvres. Il insista sur la nécessité de créer une œuvre diocésaine pour « secourir les enfants abandonnés de cette grande ville, les femmes et hommes inconnus, étrangers à ce pays, qui rampent l'hiver dans nos villes, cherchant un abri dans nos rues et dans nos refuges »[27].

2.1. *Andrews Home for Anglican Immigrants*[28]

En 1894, un legs important permit au diocèse de convertir ces paroles en actes avec l'ouverture du *Andrews Home for Anglican Immigrants*, sis au 46, Belmont Park[29]. Cet établissement est particulièrement intéressant et constitue une des principales entreprises de l'Église anglicane dans le champ de l'assistance. Ce foyer, qui était administré par l'évêque, un comité directeur d'hommes d'affaires et un comité féminin, offrait des services de première ligne aux nouveaux immigrants anglicans en provenance d'Angleterre et œuvrait en collaboration avec l'aumônier des immigrants, le révérend J. Frederick Renaud. L'aumônier et le concierge du foyer allaient à la rencontre de tous les trains et bateaux pour accueillir les immigrants et pour

---

[26] Pour le comité des femmes, voir St. George's District Visiting Society, *Minute Book, 1884-1899* ; M. E. REISNER, *The Measure of Faith*, p. 192-194.

[27] W. B. BOND, « Bishop's Address », dans *Proceedings of the Anglican Synod*, 1892, p. 20.

[28] Un comité préparait des rapports annuels au Synode. Dans cette section, j'ai utilisé ces rapports, qui sont inclus dans les *Proceedings of the Anglican Synod*, de même que les rapports et les comptes rendus des rencontres annuelles et trimestrielles, et divers documents déposés dans les Archives du Diocèse anglican (ADA).

[29] L'édifice à trois étages était l'ancienne propriété de la famille McLoughlin. ADA, *Estate of the Late H.O. Andrews, Minutes Book, 1893-1895.*

les aider dans toutes les formalités concernant les douanes, les bagages, les billets de train, etc.[30]. Pour ceux qui voulaient rester à Montréal, le foyer fournissait un logement temporaire et des repas à moindre coût[31]. On y tenait également un registre des demandes de domestiques, et on renseignait les arrivants sur les autres emplois offerts et les logements disponibles. Le bureau était ouvert de 8h à 22h 30 chaque jour. En 1901, on forma un comité de colonisation afin d'aider les immigrants qui souhaitaient s'établir comme agriculteurs[32]. En outre, le foyer servait de dépôt pour le courrier et l'argent. L'aumônier écrivait également de nombreuses lettres de recommandation pour les immigrants qui continuaient leur voyage, et répondait à ceux qui, encore en Angleterre, demandaient des informations sur Montréal et le Canada avant de prendre leur décision d'émigrer. Finalement, il prodiguait également des soins aux malades et célébrait certaines cérémonies religieuses, comme les baptêmes et les enterrements. Ainsi, l'Église espérait exercer son influence sur les immigrants dès leur arrivée au pays.

Ce qui est particulièrement intéressant au sujet du *Andrews Home*, en plus de son envergure, c'est qu'il fut fondé et dirigé par l'Église en concurrence directe avec les institutions laïques qui aidaient aussi les immigrants, comme la *St. Georges Society*. Même si, à cette époque, il y avait une augmentation évidente de l'immigration britannique, l'ouverture de cet établissement religieux montrait clairement qu'on croyait fortement à l'importance de la religion comme base sociale et comme moyen de créer des liens avec les nouveaux immigrants. À l'époque, l'Église fit de nombreux efforts pour atteindre ses objectifs, grâce à des liens étroits noués avec la *Society for the Promotion of Christian Knowledge* (SPCK) ainsi qu'avec d'autres associations d'immigrants britanniques comme la *Church Emigration Society*, et la *Liverpool Self Help Emigration Society*[33]. Celles-ci dirigeaient alors les immigrants vers le *Andrews Home*. Ainsi, le nombre d'immigrants d'Angleterre qui se tournaient vers cet organisme ne cessa d'augmenter.

---

[30] En 1912 par exemple, ils ont été au devant de 632 trains et de 174 navires. « Andrews Home », 1913, p. 143-144. ADA, « Regulations of Andrews Home, October 1905 », dans *The Andrews Home Corporation Minute Book #1, 1893-1973*, p. 259-263

[31] Le coût au début était de 2,50$ à 3,00$ par semaine, 2,00$ pour les jeunes femmes de la *Girls Friendly Society* et 1,50$ pour les adolescents. En 1906, les tarifs ont augmenté à 3,50$ pour les femmes et 4,00$ par semaine pour les hommes, soit 0,50$ / 0,75$ par jour. ADA, Quarterly Meeting, April 1898, *Minute Book*, p. 51 ; *Financial Statement of the Estate of H. Ogden Andrews as handed over to the Executors, 1908*, p. 3.

[32] « Report of the Andrews Home », dans *Proceedings of the Anglican Synod*, 1901, p. 102.

[33] S'ajoutent à ces groupes avant 1905 : *The Church Army*, le *Metropolitan Association for Befriending Young Servants* et le *Canadian Emigration Society*. Les rapports de la *Andrews Home* indiquent que des visites des officiers de l'émigration britannique survenaient régulièrement. « Andrews Home », 1901, p. 101.

En 1911, le comité présenta au Synode un rapport sur ses quinze premières années d'existence. Pendant ces quinze ans, 96 972 personnes avaient demandé des informations ou des conseils ; 25 477 immigrants avaient été rencontrés et aidés d'une manière ou d'une autre, dont 18 073 hommes et jeunes gens ; le foyer avait trouvé des emplois pour 14 742 individus, hébergé 24 742 pour des séjours plus ou moins longs (entre vingt et trente par jour selon les années), et distribué 446 561 repas. Les personnes qui œuvraient au foyer avaient également reçu, écrit ou retransmis 59 914 lettres et distribué $63 077,39 en fiducie pour les immigrants ou le transport[34].

La plupart des immigrants qui se tournaient vers les services du *Andrews Home* étaient des hommes, mais on faisait certains efforts pour que l'influence religieuse qui y régnait touche aussi les femmes. Cela n'est pas surprenant sans doute, mais ce faisant, ce foyer entrait en concurrence directe avec la *Women's (National) Protective Immigration Society*, dirigée par des femmes laïques, qui tenaient depuis 1882 un foyer semblable sur la rue Osborne et qui déplorèrent cette situation dans leurs rapports annuels[35]. Dans son étude du conflit qui s'ensuivit entre les deux établissements, Barbara Roberts blâme carrément le révérend Renaud qui, après avoir découvert en 1890 que la directrice (ou matrone) du *Osborne Home* était catholique, rapporta le fait aux sociétés d'émigration britanniques[36]. Lorsque le *Andrews Home* ouvrit ses portes en 1895, Renaud eut recours à ses contacts au sein de ces sociétés d'émigration pour que celles-ci dirigent les immigrantes plutôt vers le foyer de l'Église anglicane. Ce conflit a été marqué au coin de l'anti-catholicisme de Renaud et, ajoute Roberts, peut-être aussi de son anti-féminisme, mais en tout cas certainement au coin de la couleur évangéliste qu'avait prise sa foi anglicane.

En tant qu'établissement mixte, il était important pour le *Andrews Home* de ne pas donner prise aux accusations de scandale. Pour ce faire, on engagea une directrice (matrone) pour accueillir les femmes à la gare et pour superviser la section du foyer qui leur était réservée[37]. En effet, l'intérieur de la maison était aménagé de façon à séparer complètement les hommes et les femmes, qui bénéficiaient du coup de services séparés. La section des femmes comptait sa propre entrée, sa propre salle à manger, ses propres

---

[34] « Report of the "Andrews Home", Immigration Statistics for Fifteen Years », dans *Proceedings of the Synod*, 1911, p. 145.

[35] Women's Protective Immigration Society, *Annual Reports*, 1888, 1893, 1897, 1899, 1900, CIHM #02091. Cet établissement ferma ses portes en 1917, après la réduction des subventions gouvernementales qu'il recevait.

[36] See Barbara ROBERTS, « Sex, Politics and Religion : Controversies in female immigration reform work in Montreal, 1881-1919 », *Atlantis*, (automne 1980) 6, 1, p. 25-38.

[37] « Regulations of Andrews Home », dans *Minute Book*, p. 262-263, 265

salles de lecture et, évidement, ses propres dortoirs. Les dortoirs réservés au début aux couples mariés furent même abolis en 1897[38].

En 1897, 116 femmes avaient eu recours aux services de *Osborne Home*, alors qu'elles étaient seulement 35 à avoir choisi le *Andrews Home*. Toutefois, le nombre de femmes qui se tournèrent vers le *Andrews Home* crut rapidement, pour dépasser 400 vers 1906. En 1911, un total de 28 428 filles et femmes s'étaient adressées à ce foyer pour informations ou conseils ; 2 346 femmes et jeunes filles avaient trouvé un emploi par son entremise ; et 6 994 y avaient été hébergées[39]. Une meilleure idée de l'ampleur de l'activité du *Andrews Home* se dégage des chiffres donnés pour une seule année : en 1912, par exemple, 2 886 visites furent effectuées au bureau de la directrice, 340 femmes passèrent par le foyer et 137 jeunes filles obtinrent des emplois[40]. Néanmoins, le *Osborne Home* réussit à prendre aussi de l'expansion : 310 femmes le fréquentèrent en 1914[41].

Les enfants et leurs besoins particuliers étaient aussi visés par le *Andrews Home*. Bien qu'il ait refusé d'endosser le rôle d'orphelinat, le foyer se dota vers 1900 d'une section pour les garçons de sept à vingt ans, qui comprenait un dortoir (les enfants plus jeunes demeuraient avec les femmes) et un service de placement comme apprentis à Montréal ou à la campagne[42]. En 1900 par exemple, 132 garçons fréquentèrent le foyer, et tous ceux qui y restèrent un certain temps trouvèrent un emploi grâce au service de placement[43]. On avait alors pensé fonder un foyer séparé pour les garçons, mais on estima que le faible nombre de jeunes anglicans ne justifiait pas une telle dépense[44]. Le service de dortoir pour garçons offert au *Andrews Home* plaça tout de même l'institution en concurrence directe avec le *Montreal Boys Home*. Le conseil d'administration de cette œuvre de charité privée était largement constitué de congrégationalistes et son directeur était un baptiste, ce qui embarrassait les autorités anglicanes. Grâce au *Andrews Home*, l'Église anglicane se donnait les moyens de limiter le nombre de garçons anglicans admis au *Montreal Boys Home*.

---

[38] « Quarterly Meeting, April 1898 », dans *Minute Book*, p. 52.

[39] « Andrews Home », 1911, p. 145.

[40] Les totaux comparatifs pour 1911 sont 2665, 440, 206. « Andrews Home », 1913, p. 144.

[41] B. ROBERTS, « Sex, Politics and religion », p. 37. Les rapports de la *Andrews Home* pour 1914 et 1915, qui s'appuient sur les totaux de 1913 et 1914, ne donnent pas les statistiques des pensionnaires selon le sexe, si bien que la comparaison directe n'est pas possible.

[42] « Quarterly Meeting, October 1897 », dans *Minute Book*, p. 34.

[43] « Fifth Annual Report of Andrews Home », 1901, dans *Minute Book*, p. 142.

[44] « Fifth Annual Report of Andrews Home, 1901 », dans *Minute Book*, p. 142. Voir aussi W. B. BOND, « Bishop's Address », dans *Proceedings of the Anglican Synod*, 1898, p. 106; 1901, p. 103

Ainsi, avec la fondation du *Andrews Home*, l'Église anglicane se dota d'une mission de première importance envers les immigrants. Par ailleurs, son missionnaire continuait d'effectuer des milliers de visites chez les Montréalais et participait aussi aux nombreux événements de charité qui avaient pris la ville d'assaut, comme celui de la *Fresh Air Fund*, une groupe qui organisait des camps de vacances à Chambly pour les mères des quartiers pauvres de Montréal et leurs enfants.

"THE ANDREWS HOME."
46 Belmont Park, Montréal.

Andrews Home : *Rapport Annuel, Andrews Home*, Archives du Diocèse anglican de Montréal.

2.2. La mission sociale et éducative

Au début du XXe siècle, quelques-uns des leaders des Églises protestantes étaient influencés par le nouveau mouvement du *social gospel*, qui a marqué une réorientation radicale de la perspective évangéliste. Ses partisans liaient la pauvreté non plus à l'irresponsabilité personnelle, mais plutôt aux problèmes sociaux et ils croyaient que l'Église devait jouer un rôle plus actif pour régler ceux de la société industrielle et contribuer ainsi à former de bons citoyens canadiens. Afin d'y arriver, ils recommandèrent l'embauche de professionnels et mirent en chantier de nouvelles églises capables de combler les besoins de leurs ouailles dans des domaines tels que

la culture, les loisirs et l'éducation[45]. Cependant, les recherches de Rosalyn Trigger ont montré qu'au début du XXe siècle à Montréal, il n'y avait que très peu d'exemples de réalisations concrètes de ces bonnes intentions, même si plusieurs églises, comme la *St. James Methodist*, la *Emmanuel Congregational* ou la *St. George's Anglican*, firent des tentatives en ce sens[46].

La position de l'évêque Bond, de l'Église anglicane, était plus conservatrice et restait inspirée par l'approche évangéliste du XIXe siècle. Toutefois, il souhaitait étendre l'influence de la religion à toutes les sphères de la société, en mettant de l'avant une Église « éducatrice » et en soulignant le rôle du personnel laïc dans sa mission éducative[47]. Dans son discours de 1899, l'évêque appela toutes les associations (bénévoles) à « travailler ensemble et à prendre leur part dans l'éducation du peuple »[48]. Les écoles du dimanche, qui avaient toujours occupé une place de choix au cœur de la mission des Églises, prirent plus d'importance que jamais. L'évêque Bond rappela à ses prêtres, en 1902, que « ...dans le développement et l'éducation des facultés religieuses et morales du peuple, vous devez commencer tôt, et commencer bien »[49].

Avec le temps, le message de l'Église anglicane se centra encore davantage sur son rôle social. Dans sa première allocution au synode, en 1909, l'évêque Farthing rappela à son clergé que son rôle était de rejoindre tous ses paroissiens, en particulier les non pratiquants et les indifférents, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de pauvres. Il affirma que : « les besoins de l'homme et nos habiletés à les combler sont la seule limite de nos devoirs. Cela touche tout ce qui concerne sa vie, tant sur le plan matériel que sur le plan spirituel. [...] L'Église doit être à l'avant-garde de toutes les réformes morales ou sociales. Elle doit se préoccuper de tout »[50]. À l'origine de telles déclarations se trouvait, outre la responsabilité de l'Église à laquelle l'évêque faisait allusion, la croyance profonde selon laquelle la religion comme force et l'Église comme institution sont les mieux placées pour influencer les pauvres et pour résoudre les problèmes sociaux. Comme le directeur de l'église *St. George's* l'expliqua en 1914 lorsqu'il évoqua les

---

[45] Pour ce mouvement, voir N. CHRISTIE et M. GAUVREAU, *A Full-Orbed Christianity*; Richard ALLEN, *The Social Passion : Religion and Social Reform in Canada, 1914-1928*, Toronto, University of Toronto Press, 1978.

[46] R. TRIGGER, « God's Mobile Mansions ».

[47] W. B. BOND, « Bishops Address », dans *Proceedings of the Anglican Synod*, 1902, 1903, 1904.

[48] W. B. BOND, « Bishops Address », dans *Proceedings of the Anglican Synod*, 1899, p. 27.

[49] W. B. BOND, « Bishops Address », dans *Proceedings of the Anglican Synod*, 1902, p. 26.

[50] Proceedings of the Anglican Synod, 1909, p. 36.

services sociaux laïcs, « on peut apporter du bien-être matériel aux gens, mais on ne peut ennoblir leur existence qu'avec la religion »[51].

Des recherches plus poussées sur le XXe siècle seront utiles pour comprendre jusqu'où on mit en pratique les messages des évêques anglicans et les tendances vers le *social gospel* des autres leaders des Églises protestantes à Montréal. Toutefois, nous savons déjà que les nombreuses Églises protestantes se sont taillé une place importante dans le réseau des services sociaux grâce à la mise sur pied de missions et à l'érection d'églises au cœur des quartiers ouvriers de la ville, grâce au travail des missionnaires et des diaconesses, grâce à la fondation d'établissements comme le *Andrews Home* et grâce, enfin, à la contribution des religieuses anglicanes, qui œuvrèrent activement dans le réseau de bienfaisance de Montréal à partir de 1883.

3. Les missions évangélistes : la *Old Brewery Mission* et la *Welcome Hall Mission*

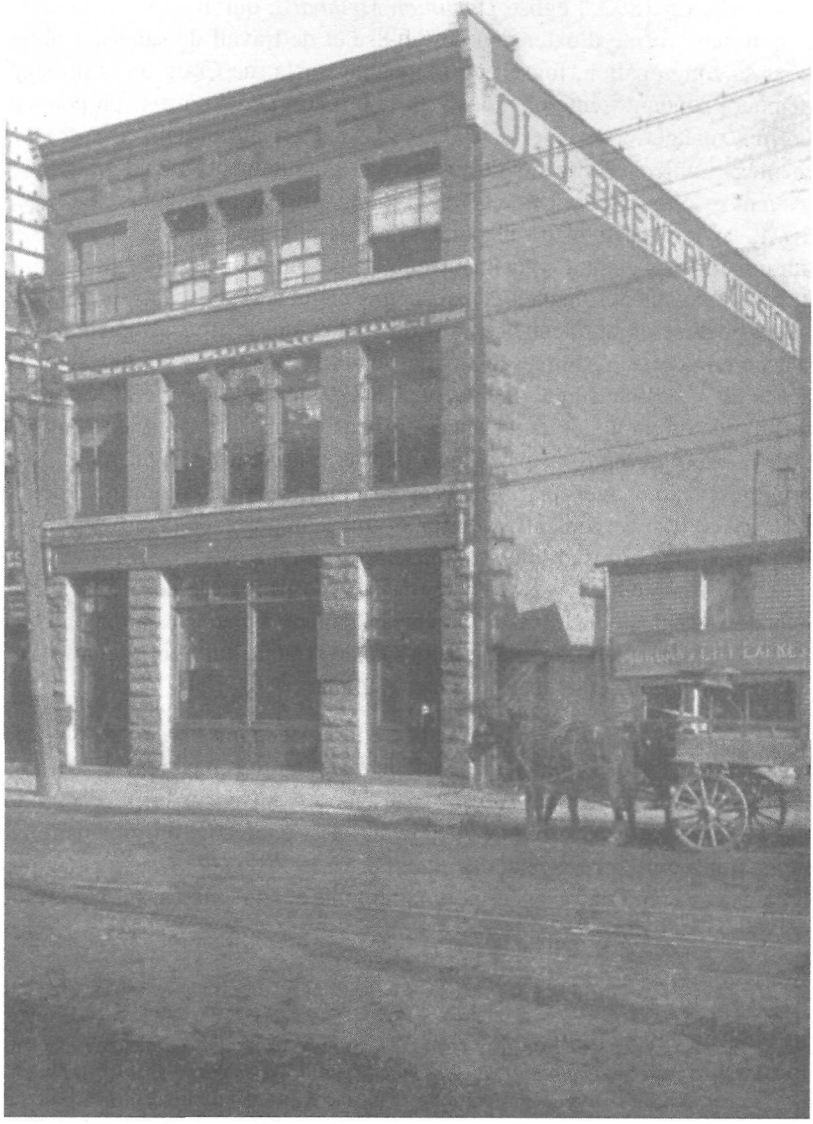
Les grands oubliés des Églises furent les itinérants et les indigents. Même si la *Montreal Protestant House of Industry and Refuge* œuvrait auprès de ces groupes, bien des gens considéraient que les besoins se faisaient pressants et qu'une vision religieuse manquait en ce domaine. C'est dans ce contexte que *l'Armée du Salut* vit le jour en 1884 à Montréal, qu'elle commença immédiatement son travail pour sauver les âmes auprès des hommes, et qu'elle ouvrit aussi le *Young Women's Lodge*. En 1899, elles avait ouvert le *Working Women's Home*, un refuge pour les travailleuses de jour, et le *Industrial Home* pour les hommes[52]. En 1905, elle avait ajouté un foyer pour les vieillards, un bureau d'assistance et des centres de distribution de nourriture et de vêtements[53]. C'est aussi dans cette perspective que des membres de deux Églises ouvrirent des établissements spécialisés vers la fin du XIXe siècle : la *Old Brewery Mission* et la *Welcome Hall Mission*. Dans les années qui suivirent leur fondation, les deux missions prirent un virage laïc. Toutes deux sont d'excellents exemples d'un travail évangéliste qui conjuguait le souci de sauver les âmes avec une aide pratique aux plus pauvres et aux plus marginaux.

---

[51] Cité par R. TRIGGER, « God's Mobile Mansions », p. 351.

[52] William Henry ATHERTON, *Montreal, 1835-1914*, Montreal, S. Clarke, 1914, p. 473.

[53] « The Citizen's Charities », *Montreal Daily Witness*, November 7, 1905, p. 12.



***Old Brewery Mission*, 788, rue Craig, Montréal, 1898.**
Montréal, Musée McCord, M2005.123.1.1

Lors du rude hiver qui sévit en 1890, plusieurs femmes membres de l'église *Dominion Methodist* mirent sur pied une soupe populaire d'urgence à Griffintown. Comme l'activité nécessitait plus d'espace, on l'établit en

1891 dans le vieil immeuble de *Williams Brewery*, sur la rue du Collège. C'est à partir de ce moment que cette soupe adopta le nom de *Old Brewery Mission*[54]. En 1892, l'église *Dominion Methodist*, qui avait vu la mission comme une forme d'extension de l'église et de travail de salut des âmes pour sa congrégation, fournit un immeuble sur la rue Craig où la mission demeura pendant trente-cinq ans[55]. À la mission *Old Brewery*, on pouvait dormir, manger et se laver pour 0,10 $ la nuit[56]. Dans certains cas, il était même possible de bénéficier de ces services gratuitement. Bien des hommes avaient recours au service de cette mission. Ainsi, dans les mois de l'hiver 1894, le nombre total de personnes logées atteignit près de 2 000. Ses administrateurs étaient convaincus que les besoins étaient plus grands que ce qu'ils pouvaient soulager. À la rencontre annuelle de 1905, ils indiquèrent qu'en réalité, ils auraient besoin d'un immeuble de trois étages capable d'accommoder 500 hommes, plutôt que les 100 ou 150 que l'on pouvait alors accueillir[57]. Les statistiques indiquées pour 1907 révèlent que 12 000 hommes différents furent logés cette année-là dans la maison, pour un total de 30 903 nuits de pension payante, 2 628 nuits gratuites, 1 855 nuits pour hommes ayant payé en travail et 1 123 nuits pour hommes malades[58]. Le service d'hébergement fut toujours d'une importance centrale pour la mission, même si des problèmes financiers l'obligèrent à fermer la cafétéria à certains moments. Avec l'hébergement, on offrait aussi des célébrations évangélistes plusieurs fois par semaine de manière à placer les hommes sous l'influence de la religion et à leur fournir de la nourriture pour leur âme et leur esprit et non seulement pour leur estomac.

En plus d'offrir des services dans l'édifice de la mission lui-même, des missionnaires et des diaconesses visitaient les familles pauvres du quartier, leur fournissaient des biens et des conseils, organisaient des réunions de mères et des cours de couture. Il y avait aussi une école du dimanche en hiver, qui fournissait un déjeuner gratuit[59]. En 1906, la *Old Brewery Mission* organisa un camp de vacances pour les enfants et leurs mères, sur un terrain

---

[54] Les archives de la *Old Brewery Mission* se trouvent désormais au Musée McCord (MM) # P688.

[55] MM, OBM papers, *A Story of the Old Brewery Mission*, (publication maison, 1903); OBM papers, *Dominion-Douglas United Church Westmount : Historical Sketch*. Le premier conseil d'administration de l'organisme était majoritairement composé de méthodistes.

[56] À noter que c'était beaucoup moins cher qu'au *Andrews Home*, où il en coûtait approximativement 3,00$ par semaine.

[57] OBM papers, « Help the Poor : Beds Ten Cents, Meal Ten Cents, Gospel Free. Story of a Year's Work in the Old Brewery Mission », newspaper clipping, 28 November 1905.

[58] Old Brewery Mission, *Superintendent's Reports*, 12 November 1907.

[59] Old Brewery Mission, *Superintendent's Reports*, February 1899, May 1899.

de 300 acres au lac Chapleau (Laurel) dans les Laurentides[60]. L'activité devint très vite populaire, si bien que la mission acheta le terrain en 1908[61]. Chaque été, des groupes d'environ cent mères et enfants pouvaient profiter du camp pendant une période de deux semaines. Des services spécialisés pour garçons, dispensés à la mission même, et pour les filles, à Pointe-Saint-Charles, furent mis sur pied en 1906 et on ajouta des activités particulières, comme la distribution de paniers de nourriture, aux alentours de Noël. En 1916, on ouvrit un sanatorium pour les tuberculeux à côté du camp d'été [62]. La mission pouvait compter sur le travail de nombreux employés et sur les services de plusieurs diaconesses.

***Old Brewery Mission letterhead*, vers 1910. Montréal, Musée McCord, M2005.123.12.1**

En 1892, par ailleurs, à peu près au moment où s'ouvrait la *Old Brewery Mission*, un groupe de jeunes hommes membres de l'église *Calvary Congregational* se préoccupèrent de la pauvreté qui régnait au sud de la gare

[60] Le camp d'été commença en 1904 à l'Ile Perrault ; les mères dormaient dans des tentes et traversaient le fleuve en bateau. Le nouveau camp était situé dans un ancien camp forestier accessible par chemin de fer. OBM papers, *Fresh Air Camp, Old Brewery Mission Inc. ; History of Lake Chapleau Camp*, tapuscrits.

[61] OBM papers, *Minutes of Meetings*, 10 March 1908, 17 November 1908.

[62] OBM papers, *Minutes of Meetings*, April 1918.

du Canadien Pacifique[63]. Ils louèrent des locaux sur la rue Saint-Antoine et y ouvrirent un centre de jour doté d'une bibliothèque et de jeux. Bien entendu, on y offrait aussi des célébrations évangélistes destinées aux hommes et aux garçons. Cette mission, appelée *Welcome Hall*, fut incorporée en 1894. Même si la salle de lecture et la bibliothèque restèrent ouvertes au public chaque après-midi et plusieurs soirs par semaine, la mission réorienta très tôt son objectif autour de la préparation des rencontres évangélistes, de l'offre de conseils et d'une aide matérielle aux familles dans le besoin ainsi que d'un refuge aux sans-abri. Les célébrations évangélistes se tinrent trois, quatre ou cinq fois par semaine selon les années. Ces célébrations pouvaient comporter un moment de prière, mais aussi des chants en commun et des témoignages personnels. En 1907, la mission s'établit dans des locaux plus spacieux, toujours sur la rue Saint-Antoine. Ceci lui permit d'ouvrir un grand dortoir et d'offrir un abri à davantage d'hommes. Contrairement à ce qui se pratiquait à la *Old Brewery Mission* (et à l'*Andrews Home*), ici l'aide était gratuite, la seule contrainte était l'obligation de fréquenter les offices religieux.

Des rencontres pour mères de familles furent mises sur pied en 1897, un club pour garçons en 1898, une école du dimanche en 1908. La distribution de paniers de Noël pour les familles et les enfants fréquentant la mission commença en 1901, bientôt suivie de l'organisation d'activités de Noël pour les enfants, les vieillards et les malades. Les rencontres à domicile ou les célébrations évangélistes dans les maisons commencèrent en 1904 et, à partir de 1907, la mission embaucha des missionnaires et des *bible women* pour assumer cet élargissement du travail dans la communauté et pour visiter les pauvres, leur dispenser des conseils et leur fournir d'autres services dont ils avaient besoin[64]. En 1914, la *Welcome Hall Mission* commença à œuvrer avec les mères célibataires. Ce service prit le nom de *Friendly Home*[65]. Une garderie et un camp de jour furent ajoutés en 1919.

Ces deux missions, la *Old Brewery* et la *Welcome Hall*, étaient inspirées par une approche évangéliste, on voulait sauver les pauvres de Montréal une âme à la fois et on croyait, comme le surintendant du *Welcome Hall* l'écrivait en 1897, que « le nombre d'âmes attendant la rédemption est illimité »[66]. Les visées officielles de la *Welcome Hall* étaient « le salut des âmes perdues, le

---

[63] Un des leaders de ce groupe était T.J. Claxton, qui avait déjà mis sur pied une école du dimanche et un centre de bible en 1888, connu comme le *Russell Hall. The Quarterly of the YMCA of America*, New York, 3, 1, novembre 1888. Je remercie Janis Zubalik de m'avoir donné cette information.

[64] La *bible woman* associée à cette mission s'est adressée plusieurs fois à la Cour du Recorder afin de placer des enfants à l'école industrielle, par exemple. Archives de la Ville de Montréal, 15, Bien-Être Social, Série 3, Enfants sans tutelle, 1892-1915.

[65] Allan SWIFT, *The Least of These : The Story of the Welcome Hall Mission*, Missionary Printing Service, 1982, p. 38.

[66] Welcome Hall Mission, *Annual Report*, 1897, p. 4.

secours et la réforme des pécheurs et des bâtards de toutes les classes de la population, la prévention de la cruauté envers les femmes et les enfants, l'aide aux malades et aux affligés, et autres actions connexes »[67]. Les objectifs de la mission *Old Brewery* étaient très semblables : « aider les pauvres de la ville de Montréal à combler leurs besoins, mais plus particulièrement ramener vers l'influence des Évangiles les infortunés qui luttent contre la tentation »[68]. Dans un discours prononcé en 1895 à l'intention de ses missionnaires, le surintendant de la mission *Old Brewery* dit ceci : « Allez à la rencontre des gens et efforcez-vous de les amener vers le Christ. Faites de votre mieux pour que la mission *Old Brewery* ait le pouvoir de faire tout le bien que l'on attend d'elle »[69]. A coté du nombre total de personnes qui avaient été hébergées à la mission et du nombre de repas qui y avaient été servis, on trouve dans les rapports mensuels de l'établissement le nombre de rencontres évangélistes et le nombre de conversions produites. En mars 1898, le rapport souligne que : « les hommes et les femmes transformés par le pouvoir de Dieu témoignent tous les soirs de son pouvoir de sauver et d'aider »[70]. Même le succès du camp de vacances destiné à accueillir à la campagne les mères et enfants pauvres était évalué en fonction du nombre de conversions qu'il suscitait.

On retrouve la même insistance dans les rapports annuels de *Welcome Hall*, qui admet être très vigoureusement évangéliste et clame haut et fort, en 1900, que « pour le travail en faveur du salut des âmes, peu d'établissements à Montréal peuvent fournir une feuille de route comparable à celle de la *Welcome Hall Mission* »[71]. Dans son évaluation des réunions des mères après la première année, en 1897, le surintendant écrit : « Les cœurs ont été changés et les maisons transformées grâce à ces réunions »[72]. De la même manière, la distribution de nourriture et de vêtements « a ouvert les cœurs de ceux que nous n'aurions pu autrement rejoindre »[73]. Parlant de manière générale, le surintendant était certain que la mission réussissait à transmettre le message d'espoir de l'évangile à des centaines d'âmes dans le besoin[74].

Le problème de l'alcoolisme était traité parallèlement avec la conversion des âmes, car il était considéré comme la cause première de l'indigence. Les rapports sur le travail effectué incluent toujours le nombre d'hommes s'étant engagés à la tempérance. C'était spécialement le cas de la *Welcome Hall*

---

[67] A. SWIFT, *The Least of These*, p. 28
[68] Old Brewery Mission, *By-Laws*.
[69] Old Brewery Mission, *Superintendent's Reports*, November 1895.
[70] Old Brewery Mission, *Superintendent's Reports*, March 1898.
[71] Welcome Hall Mission, *Annual Report*, 1900, p. 3
[72] Welcome Hall Mission, *Annual Report*, 1897, p. 4-5
[73] *Ibid.*, p. 6
[74] Welcome Hall Mission, *Annual Report*, 1905, p. 3

Mission qui, en 1900 se décrivait elle-même comme « une mission de salut auprès des plus faibles »[75]. À partir de 1899, on ajouta le slogan « *Deliver in trouble, deliver out of trouble* » à la fin du rapport annuel. Les présidents des missions faisaient valoir que les missions telles que les leurs apportaient un complément au travail des églises. Les rapports annuels rapportaient des histoires de conversions et de transformations de vie dont la plupart concernaient d'anciens alcooliques. Les rapports parlaient de « la perte de leur virilité par le péché et la tentation », de la mission comme d'un « endroit de salut pour eux », et de l'évangile comme d'un « guide de vie »[76].

À cette lutte contre l'alcoolisme s'ajouta un travail de renforcement de la personnalité, pour lequel les deux missions adoptèrent une démarche comportant une vision traditionnelle des sexes. En effet, W.G. Taylor, surintendant de la mission *Old Brewery*, déclara en 1905 à ceux qui l'appuyaient lors de la réunion annuelle : « Une des devises de la mission est : *Aidez-les à s'aider*. La mission *Old Brewery* offrait aux hommes démunis une chance de quitter leur état de dépendance. On les aidait à devenir plus forts et à développer leur virilité plutôt que de les encourager à se complaire paresseusement dans les hospices ou les prisons »[77]. Autrement dit, à redevenir des vrais hommes, indépendants et sur le marché du travail[78].

Le *Welcome Hall* avait la même approche de formation du caractère. Le slogan sur le côté intérieur de la couverture ou l'endos du rapport annuel était : « Nous aidons les hommes et les femmes à s'aider eux-mêmes ». Le surintendant de la mission, J.-D. Fraser, lui-même un ancien alcoolique réhabilité grâce à la mission, était un tenant de cette vision axée sur le renforcement de la personnalité. Ainsi, le journal *Montreal Standard* écrivit à son sujet : « Il a mis sur pied un organisme voué au renforcement du caractère. Son établissement sauve des vies, réconforte les âmes, non seulement chez les pauvres et les nécessiteux, mais aussi chez les plus riches de la ville »[79]. Le président de la mission présentait son approche de renforcement du caractère comme « un investissement, une digue contre le crime »[80]. Le travail au club pour les garçons visait à « promouvoir l'obéissance, le respect, la propreté, en un mot, à construire une personnalité

---

[75] Welcome Hall Mission, *Annual Report*, 1901, p. 13.

[76] Welcome Hall Mission, *Annual Report*, 1911, p. 11-13

[77] Welcome Hall Mission, *Annual Report*, 1897 (Superintendent 20 November, 05, newspaper)

[78] Pour une discussion de cet aspect du travail de la *Old Brewery Mission*, voir Adele PERRY, *Manliness, Goodness, and God : Poverty, Gender and Social Reform in English-Speaking Montreal, 1890s-1930s*, mémoire de maîtrise, Queen's University, 1999, chapitre 2.

[79] Welcome Hall Mission, *Annual Report*, 1897, Fraser – 1895-1925 (73 years old), p. 36

[80] Welcome Hall Mission, *Annual Report*, 1909, p. 25

chrétienne à ces garçons »[81]. En 1919, le slogan sur la couverture intérieure devint : « Donnez une chance – pas la charité, et devenez un ami ». En 1920, le président disait du travail du *Welcome Hall*'s qu'il était comme « un laboratoire de christianisme pratique ; on n'y tient pas seulement des réunions, nous avons un message qui reconstruit des vies »[82].

L'importance que ces missions donnaient au contact personnel des pauvres avec le surintendant et aux pouvoirs de guérison de la religion demeura constante au cours des années. Dans une lettre écrite aussi tard qu'en 1942 afin d'obtenir un appui financier, C.K. Calhoun expliqua ainsi la différence entre la mission *Old Brewery* et d'autres refuges montréalais tels que la *Montreal Protestant House of Industry and Refuge* ou le refuge *Meurling* (une institution municipale) : « Nous avons la liberté de nous intéresser personnellement aux hommes que nous aidons. Nous leur apportons du soutien dans leur recherche d'emploi, nous nous familiarisons avec leurs conditions de vie [...] Nous tentons de leur transmettre de bonnes influences grâce à des rencontres axées sur la religion, à des lectures illustrées (à l'occasion), et aux dialogues avec le directeur et le personnel de la mission »[83] .

Tout compte fait, l'accent mis sur l'approche évangéliste personnalisée et sur les améliorations qui en résultaient dans la vie des gens était la pierre angulaire de ce type d'établissement charitable. Ces organismes s'appuyaient en effet sur la croyance selon laquelle l'influence religieuse pouvait mettre fin à la pauvreté et aider à reconstruire des vies. Ils travaillaient aussi dans une perspective évangéliste qui voyait le pauvre, particulièrement l'alcoolique et l'itinérant, comme ayant besoin des conseils, du confort et de l'aide disponibles à la mission, toutes choses qui ne pouvaient être trouvées dans les églises régulières.

Conclusion

En conclusion, jetons un bref coup d'œil sur une des plus anciennes publicités de la mission *Old Brewery*, publiée entre 1900 et 1908, et dont le slogan était : « Nous sommes là pour tous ». La page de gauche donne des renseignements sur la mission, tels que son adresse, les heures de rencontres, etc. On trouve un slogan à l'avenant : « Ici, un homme peut être changé ». Les photographies centrales représentent les deux aspects principaux du travail de cette mission. D'abord, le refuge pour hommes est illustré au

---

[81] Welcome Hall Mission, *Annual Report*, 1899, p. 6

[82] Welcome Hall Mission, *Annual Report*, 1920, p. 7.

[83] Old Brewery Mission, File 1508, lettre, April 25, 1942, C.K. Calhoun to Gibbon, C.P.R.

moyen d'une photo d'une rencontre évangéliste et d'un slogan qui dit : « c'est avec un cœur nouveau que l'on peut bâtir un homme nouveau ». Ensuite, on illustre le camp de vacances et on le décrit comme étant destiné à « toute famille pauvre ». Finalement, les visages choisis pour représenter l'organisme ne sont pas ceux du président ou du directeur de la mission, mais ceux des diaconesses qui œuvrent parmi les pauvres sur le terrain. Formées à la *Methodist Home for Deaconesses* de Toronto, ces femmes réconfortaient les pauvres et leur prodiguaient aide et conseils. Mais, avant tout, elles transmettaient le message de la religion et de son importance dans la vie des gens.